

Les femmes de Cazelles jouent aux quilles

« Par ceste liberté entrèrent en louable émulation de faire tous ce que à un seul voyaient plaire. Si quelqu'un ou quelcune disoit : « beuvons », tous buvoient; si disoit : « jouons », tous jouaient; si disoit : « allons à l'esbat es champs », tous y allaient. »
RABELAIS, Gargantua, ch. LVII.

Un dimanche de septembre, vers cinq heures de l'après-midi, sur une place, dans le haut de Cazelles, devant l'unique café. Des spectatrices sont déjà là, femmes âgées vêtues de noir, qui se protègent de la chaleur dans l'ombre d'un mur de remise, face au café. Madeleine a apporté sa chaise, à quatre-vingts ans les rhumatismes ne permettent plus les longues stations debout. Les joueuses que Marceline est allée appeler de maison en maison arrivent très animées. Elles ont toutes entre soixante et soixante-dix ans, à l'exception de deux ou trois estivantes que l'on va initier au jeu. Margot et Célestine reviennent portant le cageot de quilles qu'elles sont allées prendre chez Madeleine. Le jeu est vieux, usé, il a beaucoup servi jusqu'à une vingtaine d'années et les quilles ont perdu leur forme renflée, elles ont du mal à tenir debout. Marceline marque l'emplacement du quillier : un carré de neuf, trois rangées de trois quilles, suffisamment espacées (70 à 80 cm), car à Cazelles on joue comme il faut. Le dimanche précédent, à Plausoles, un village voisin, le jeu était trop serré, « c'était une honte ! »

On apparie les équipes, six contre six, mais comme il n'y a pas assez de femmes, même avec les estivantes et nous-mêmes, on admet un joueur, un retraité qui habite Marseille mais passe tous ses étés à Cazelles. L'appariement a été long, il faut bien équilibrer les équipes sinon le jeu n'est pas intéressant et comme les nouvelles joueuses, encore inexpérimentées, sont presque aussi nombreuses que les anciennes, cela n'est pas facile.

En début de partie, c'est Marceline qui « mande¹ » : elle trace avec une baguette la marque d'où l'on doit lancer la boule. Ensuite, en cours de jeu, ce sera à l'équipe perdante de mander, tantôt près, tantôt loin, la distance ici varie de trois, quatre mètres, à cinquante centimètres.

On décide d'aller en six. Toutes les joueuses d'une même équipe jouent, puis c'est le tour de l'équipe suivante. Celle qui renverse le plus de quilles marque un point. Celle qui en totalise six la première est l'équipe gagnante. Autrefois, elle remportait la mise qui était partagée entre les joueuses, mais aujourd'hui on joue sans enjeu.

Retroussant leurs manches à la manière des hommes, les joueuses balancent plusieurs fois la boule à bout de bras, avant de la lancer avec vigueur contre les quilles. Aux nouvelles, Marceline enseigne la bonne posture — pied gauche sur la marque, jambe fléchie, buste en avant, main gauche sur le genou — et le geste de balancement qui permet de tirer avec force. Rosa se précipite pour ramasser les quilles tombées, un peu plus tard Camille viendra la rejoindre pour refaire les « tuts », traces marquant l'emplacement de la quille, à l'aide d'une pierre crayeuse.

Le choc de la boule contre les quilles et les éclats de voix ont attiré d'autres spectateurs. Une dizaine de femmes très âgées s'aligne maintenant dans l'ombre de la remise, les unes debout appuyées sur leur canne, les autres assises. Elles suivent avec attention le trajet de la boule, commentent en riant chaque coup : « *Aquelha a lhaurat!* », lorsque la boule traverse deux rangées sans déquiller. Une certaine émotion marque le visage de Catherine dont c'est la première sortie publique depuis la mort de son mari. De l'autre côté, au soleil, un peu à distance, les hommes du village et des estivants suivent eux aussi la partie, mêlant leurs plaisanteries ou leurs sourires entendus aux discussions animées des joueuses.

« *A pas tengut pe!* », « elle a pas tenu pied », s'écrie Margot lorsqu'une joueuse ne respecte pas suffisamment la marque d'où il faut lancer. Le jeu de quilles, c'est un jeu « *tissós* » et on compte et recompte les points pour être sûr de ne pas se tromper. Le foulard bas sur le front, ce qui lui donne des airs d'Indienne, Juliette hausse les épaules contre celles qui prennent le jeu trop au sérieux et ne savent pas rigoler. Mais elle s'indigne avec encore plus de véhémence contre celles qui, prétextant trop de travail, ne prennent pas le temps de jouer.

La soirée se termine par une partie mixte opposant hommes et femmes. C'est un peu une faveur que l'on accorde aux hommes, réduits tout l'après-midi au rôle de spectateurs, et qui donne lieu à d'abondants commentaires sur les forces et les habiletés respectives. La victoire revient, faut-il le préciser, aux femmes de Cazelles.

Depuis plusieurs années déjà, nous avons noué des relations privilégiées avec nos informatrices du Pays de Sault, notamment celles de Cazelles, dont l'amitié partagée nous avait permis d'aborder des sujets délicats touchant au surnaturel et à la sexualité au sens large du terme. Le jeu de quilles fut spontanément mentionné alors que nous tentions de cerner de plus près certains aspects des rapports homme-femme, et que les échanges pré-nuptiaux, les relations inter-villages étaient au cœur de nos discussions. Mais brusquement cette partie de quilles, venant s'inscrire dans un regain d'intérêt pour un jeu qui semblait en voie d'extinction, faisait éclater l'image traditionnellement offerte des femmes exclues d'une sociabilité publique à dominante masculine. Pour la première fois, nous étions confrontées à l'existence de rencontres de femmes, sur la place, pour le loisir, alors que l'espace clos de l'« *ostal* » n'était habituellement franchi que pour participer aux préparatifs de fête autour de la cuisine, ou aux grands travaux collectifs.

A la suite des recherches de Maurice Agulhon, l'intérêt suscité par la sociabilité a fait se multiplier des études qui cependant ont surtout mis l'accent sur des associations masculines, souvent institutionnalisées. Il nous a alors semblé que le jeu de quilles à Cazelles présentait un double intérêt : il est d'abord un fait coutumier, il n'est pas fixé dans un modèle associatif, il ne révèle pas à première vue de hiérarchie explicite des fonctions; il reste une activité ludique, mais qui se présente aujourd'hui comme l'affirmation de la communauté des femmes vivant encore au village, en lui se cherche une identité collective.

Aussi c'est moins l'analyse des techniques et des règles du jeu pour elles-mêmes (réalisée par Hélène Trémaud dans plusieurs articles et ouvrages), moins l'interprétation fonctionnaliste ou symbolique générale qui ont arrêté notre attention, que la mise en scène actuelle du social à travers le ludique.

Le jeu de quilles, en effet, n'est jamais un jeu d'enfants (donc ne peut servir d'apprentissage à ces derniers). On ne commençait à y jouer que vers quatorze ou quinze ans, c'est-à-dire au moment de la

puberté (tardive dans cette zone). Les enfants possédaient des jeux spécifiques que l'on nous a décrits par ailleurs².

Quant à voir dans le jeu des vestiges d'un « rite de fertilité lié au cycle du printemps », c'est possible, nous ne le nions pas. Certains éléments du jeu peuvent assez bien se prêter à cette interprétation générale (notamment l'époque, le mois de mai). Mais cela ne nous est pas apparu comme essentiel, le jeu existe depuis longtemps en lui-même, et c'est de lui-même, de la manière dont il est joué aujourd'hui encore que nous avons voulu tirer la substance de notre recherche.

Il nous a semblé que le jeu, tel que nous avons pu le pratiquer, l'observer, l'écouter, révélait par les stratégies qu'il déploie, par le discours qu'il suscite en lui et autour de lui, certains aspects fondamentaux de cette société villageoise. Il est producteur d'un espace et d'un temps spécifiques qui permettent de définir sa place au sein de la trilogie conflictuelle Travail/Jeu/Religion. A travers lui peuvent se lire les figures du pouvoir, même si ces dernières prennent parfois des formes contradictoires difficilement réductibles à un schéma unique. Enfin, par le discours qu'il engendre, il apparaît comme une mise en scène de la sexualité contrôlée du groupe, de même qu'il permet de mesurer la bonne ou la mauvaise sociabilité de ses membres dans ses rapports avec lui.

D'autres enquêtes seraient nécessaires dans les villages environnants, pour recueillir la parole des hommes (puisque nous avons privilégié ici le discours féminin), afin de combler les vides, d'interpréter les contradictions apparues. Nous en avons résolu quelques-unes, d'autres sont à attribuer à la moyenne d'âge (soixante-cinq ans environ) des joueuses et à leur tendance avec le temps à gommer dans leurs récits les conflits, les oppositions, toute cette dynamique des intérêts divers qui sous-tendaient certainement le jeu, qui ressurgissent certes mais qui s'effacent parfois dans la vision volontiers idéalisante qu'elles nous en présentent.

Espace et temps

A Cazelles, le jeu se partage entre le bas et le haut du village. En bas c'est le *corral*, ancienne aire de rassemblement des moutons avant leur montée à l'estive, aujourd'hui abandonné, en partie privatisé par la construction d'une maison; en haut c'est la *place*,

siège du monument aux morts et de l'unique café.

Ces lieux présentent des caractères communs : ils font tous deux office d'ouverture et de fermeture du village, ils sont des passages obligés, traversés par l'artère centrale de Cazelles. Ils sont aussi des positions d'où l'on voit et d'où l'on est vu ; de là s'exerce le contrôle réciproque du groupe des joueurs sur « les autres » et inversement.

Bien que cet emplacement présente un caractère éphémère puisqu'on marque le « *tut* » de chaque quille en appuyant fortement celle-ci sur le sol avant la partie, le quillier était autrefois dessiné, de jour, avec de la cendre que les femmes répartissaient par petits tas à l'endroit où chacune des quilles devait être posée, de nuit, avec de la farine bien blanche. Il y eut même une époque où le maire fit peindre des croix qui disparurent à une date assez récente avec le goudronnage de la place. Cette initiative, en relation avec une pratique assidue du jeu, marque la volonté d'inscrire définitivement la place de ce dernier dans un lieu public aux usages multiples.

Interrogées sur la répartition spatiale des joueurs, les femmes restent très vagues. Dans un premier temps, leur discours souligne toujours l'absence de conflits, l'indifférence des uns pour les autres, cependant le regroupement autour de chaque lieu était certainement plus qu'un regroupement territorial. Pas de conflit ouvert entre eux jusqu'en 1911 — « *Après, y a eu les deux partis, ça a divisé un peu les jeunes* » —, mais une absence de communication, un refus même de l'échange qui semblent être le signe d'un affrontement possible comme en témoigne la virulence des propos de Juliette : « *Moi, je sais qu'il y avait en bas un jeu autour de F. Mais on y allait pas nous, on était au monument. On leur disait : « Fouitez-vous le camp en bas, au Corral, vous autres.* » Un peu plus tard, au cours de la discussion, elle ajoutera en parlant du même F. : « *Lui quand il jouait, on y comprenait rien à ce qu'il disait!* » Ces propos montrent bien que des deux côtés on se déplaçait pour aller voir jouer, malgré la première dénégation. Quant aux critiques qui percent à travers le ton et les paroles, elles laissent supposer qu'une analyse serrée de la répartition du village autour des leaders politiques (dont le dénommé F. semble faire partie) permettrait de donner un sens à cette coupure³.

En fait ce qui nous est apparu ici comme fondamental, car souligné avec insistance, c'est plutôt le débat autour de la maîtrise du temps que la maîtrise de l'espace. En effet, dans l'idéologie locale, ce der-

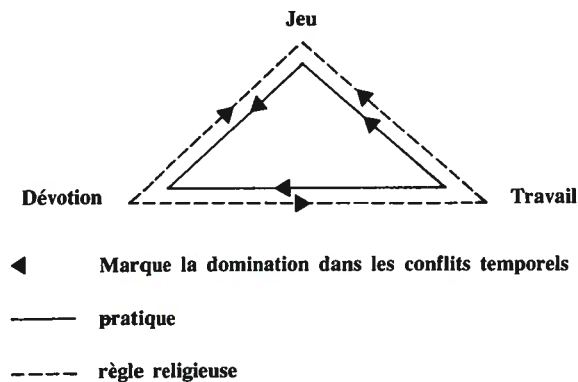
nier est directement lié à la production et à la propriété, il est le lieu du combat politique. Le débat sur le temps s'exprime, lui, en termes éthiques, moraux. Si aujourd'hui les quilles sont devenues un jeu d'été, initialement on s'y livrait à une époque déterminée de l'année. C'est le dimanche des Rameaux⁴ généralement qui ouvrait la période et la Saint-Jean qui la clôturait. Madeleine justifie ainsi cette habitude : « *On y jouait au mois de mai, parce qu'il ne fait pas nuit de bonne heure, quand les jours commençaient à rallonger... au mois de juin après, il y a l'herbe, il y a les foins.* » Le jeu était réservé au dimanche, jour de repos. Il succédait immédiatement au repas de midi et s'arrêtait avec les vêpres, pour reprendre le soir jusque tard dans la nuit. Cette perception naturalisante ne trouve pas d'écho dans le calendrier même puisque Pâques est une fête mobile. L'accord entre le temps météorologique et le jeu ne se trouve pas ainsi toujours réalisé (d'autant plus qu'en Pays de Sault la période pascalle est souvent l'une des plus froides de l'année).

Il est intéressant cependant de noter la position de cette période à la fin du Carême, temps par excellence de la dévotion et avant la fenaison qui ouvre le cycle des grands travaux d'été. Dans l'ancienne société paysanne, cette alternance qui se retrouve dans le cadre hebdomadaire et journalier n'était que théoriquement respectée; dans la pratique, les frontières entre ces trois plages de temps peuvent être réciproquement conflictuelles. Les rapports d'antagonisme ou de complémentarité dans l'emploi du temps sont en tout cas significatifs des rapports de pouvoir entretenus par les autorités municipales, religieuses, familiales, vis-à-vis du jeu et du groupe des joueuses.

A Cazelles, au XX^e siècle, tout semble bien se passer avec les curés : « *Les quilles, c'est M. le curé de Plausoles qui les avait fait faire à La Claux et alors quand c'était l'heure de sonner les vêpres, il nous disait : « E, vos caldrà quitar ara, per anar a las vèspras! » (Eh, il vous faudra arrêter maintenant pour aller aux vêpres). Et alors on lui disait : « Attendez, Monsieur le curé, de dire la messe, hé, attendez, laissez-nous finir la partie! » Et des fois on faisait que commencer à jouer! Et lui attendait!* » On pourrait s'étonner d'un exemple de tolérance aussi complaisante, connaissant les luttes menées par l'Église pour extirper de la société villageoise les danses et les jeux d'argent jusqu'à la fin du XIX^e siècle, si l'on ne savait que le prêtre en question était originaire du village voisin⁵.

De manière générale, il semble que la dévotion ne l'ait jamais tout à fait emporté sur la passion du jeu; pour la majorité des femmes, l'ardeur à se rendre à l'église est souvent tributaire de la proximité de cette dernière : un certain éloignement permettant parfois de prendre des libertés avec les offices comme l'attestent Jannette et Céline à Coudersi, petit hameau proche de Plausoles : « Nous, le temps des vêpres, on jouait ici... Y en avait de Plausoles qui allaient à la prière, le soir, pendant le mois de Marie, nous, non, on y allait pas... » Lors des grands travaux, la religion s'efface aussi devant l'urgence des tâches; des dictons locaux, tels que : « *Que trabalha prega* » (qui travaille prie) ou « *Quand c'est le temps de la moisson, le Bon Dieu, pardon* », témoignent de la résistance aux injonctions des curés de la contre-réforme et du rigorisme moral.

Si une hiérarchie peut donc être instaurée entre ces trois instances, la religion passe au dernier rang. En effet, elle n'empiète jamais sur le travail et n'arrive pas, dans le cas présent, à supplanter le jeu. Le schéma suivant montre l'écart que l'on peut mesurer entre la règle religieuse telle qu'elle est dictée habituellement (et particulièrement marquée pour les femmes plus spécialement déléguées à l'observance des exigences de l'Église) et une pratique temporaire, celle du jeu de quilles, qui inverse les rapports établis.



Un exemple d'intolérance révoltante, objet d'une critique unanime, nous sera donné à plusieurs reprises. Nous avons retenu le récit le plus complet, celui de Madeleine, le voici reproduit intégralement pour lui conserver force et cohérence :

« Je me rappelle qu'un soir on jouait, c'était pas comme maintenant, on jouait devant chez Juliette, c'était la maison paternelle à Emilien. On jouait là, c'était un dimanche soir et à l'angélus, il fallait se rendre, Henriette, il fallait finir la partie, son père est venu, qu'il était cordonnier, est venu la chercher avec la courroie ! Non il a pas pu; Henriette, elle est passée par la passade que ça faisait porte transversale avec l'écurie, près de la cuisine; seulement au lieu d'aller dans sa maison, elle est allée chez sa marraine se sauver, parce qu'elle voyait la tabassée qu'elle aurait pris; et alors il ne l'a pas trouvée, alors il est allé taper chez sa marraine; on lui a dit : « Écoute, la fille est ici, mais ce soir tu l'auras pas parce que c'est inadmissible qu'une petite ne puisse pas s'amuser quand les autres encore elles sont dehors tant que c'est jour, enfin ! » Alors le lendemain matin, il y est allé, elle lui a dit : « Écoute je vais t'accompagner, mais à une condition : tu ne la touches pas ! Sans cela je te déclare aux gendarmes ». Il lui a rien fait ! »

Ce récit est généralement suivi de commentaires indignés sur la dureté du travail fourni habituellement par la jeune fille : « C'est elle à seize ans qui labourait, qui allait faire du bois, il pouvait... quand même qu'elle se serait amusée ! » Il semble dans ce cas-là que le père n'ait pas su accepter la « règle du jeu » et se soit toujours référé aux impératifs moraux qui régissent ordinairement les sorties diurnes et nocturnes des femmes et des filles. Ces dernières peuvent se formuler ainsi :

- les filles doivent rentrer quand sonne l'angélus,
- les filles ne doivent pas « rôder » dehors la nuit,
- les femmes ne doivent pas rentrer tard après leur mari.

Au temps du jeu de quilles, ces limites sont un peu bousculées et d'autres règles s'instaurent. Par exemple celle, déjà rencontrée, qui veut que toute partie commencée soit achevée. C'est ici ce qui motive la non-observance de la loi ordinaire, à laquelle s'ajoute le droit au jeu, revendiqué par les femmes comme conséquence du devoir de travail.

Cet exemple montre bien que la question du jeu et singulièrement du jeu de quilles a un rapport direct pour les filles et les femmes avec l'honneur sexuel auquel se restreint pour elles, lorsqu'elles ne sont pas « chef de maison », l'impératif de moralité dans l'ancienne société villageoise⁶. Ici, c'est le curé qui incarne les valeurs positives et non le père qui réprime

au lieu d'accommoder, incapable d'accepter le rapport de rupture avec le quotidien, la relative liberté rituelle que le jeu établit.

Les figures du pouvoir

Comment s'articulent l'exercice du pouvoir qui structure la vie du village et celui qui se manifeste dans la pratique du jeu ? Trois solutions sont théoriquement possibles : reproduire dans le jeu les rapports de force qui règlent la vie économique et sociale dans le quotidien, instituer un système compensatoire des inégalités, instaurer une société autre où toute forme de hiérarchie serait abolie. A Cazelles, le jeu de quilles présente tour à tour ces trois figures.

Ce sont d'abord des situations locales de leader, elles-mêmes fondées sur l'autorité de fait des « bonnes maisons », que le jeu exprime et vient renforcer ; les « bonnes maisons » n'étant pas nécessairement celles dont le patrimoine était le plus important, mais celles qui « se mariaient toutes dans le village », c'est-à-dire qui augmentaient leur capital relationnel et symbolique en mariant leurs femmes dans le cadre du marché matrimonial local. Représentante d'une bonne maison, Marceline est aussi une des grandes joueuses de Cazelles, volontiers désignée comme le « caporal », le « sergent-major ». Elle a un rôle déterminant à toutes les étapes d'une partie puisque c'est elle souvent qui donne le signal du commencement, fait les « appariements » lors de la constitution des équipes, garde la mise nouée dans son mouchoir, elle enfin qui compte les points et arbitre en cas de litige. Lorsque les parties de quilles ont repris l'été dernier, son autorité a décidé les plus hésitantes à rejoindre le groupe des acharnées et lui permettait d'initier les « étrangères » aux techniques du jeu. Nous l'avons retrouvée, sans étonnement, secrétaire du club du 3^e âge que les efforts conjugués de l'assistante sociale et de la mutualité agricole ont mis en place pendant l'hiver de 1978.

Inversement, ceux qui ne prennent jamais part au jeu ou n'y ont qu'une place subalterne sont aussi ceux qui, dans la vie quotidienne, sont marginalisés, c'est-à-dire, dans le cadre villageois, moins exclus que marqués d'une différence significative. Cadette de la famille, restée célibataire, Rosa ne participe au jeu que pour relever les quilles ou compléter une équipe en attendant qu'une joueuse reconnue arrive, à qui elle laisse immédiatement sa place. Autre célibataire

tenu pour « innocent », Camille ne joue jamais, il « bade », tout comme Alice dont la vie transgresse toutes les normes de la bonne conduite et de l'honorabilité : se désintéressant du jeu, elle préfère passer le dimanche après-midi au café, en compagnie des hommes.

Mais au cours d'une partie de quilles, un renversement ou du moins une remise en question des hiérarchies quotidiennes s'opère sur la base de nouveaux critères de valorisation, dont « l'appariement » fournit l'expression privilégiée.

« Comment on faisait les équipes, on tirait au sort ou on choisissait entre soi ? »

— Oh comme ça, vous étiez une dizaine, que vous veniez jouer aux quilles, allez, tu aquì, tu aquì, toi tu en fais là, toi tu en fais là... oh toi tu es faible, tu te mettras avec celle-là qui est un peu plus forte... »

Alors que dans son enquête en diverses régions de France, Hélène Trémaud n'a rencontré que deux techniques de composition des équipes, le tirage au sort ou le choix individuel qui tend à creuser les écarts entre les deux camps, à Cazelles la technique de l'appariement a été constamment utilisée pour le jeu collectif et elle semble s'étendre aux villages voisins. Apparier, c'est répartir de façon équilibrée les bonnes et les moins bonnes joueuses pour composer deux équipes de valeur égale, en mettant entre parenthèses le hasard, ce qui nécessite une représentation collective des différences entre les joueuses, et la composition d'une nouvelle hiérarchie fondée sur la force, l'habileté, l'aisance et la maîtrise. Car la puissance n'est pas la qualité requise : *« On joue mieux si on est forte ? — Oh non, il faut être habile, c'est l'habileté ! »*

Il faut aussi savoir « mesurer le coup », maîtriser le geste et l'élan pour abattre le nombre de quilles nécessaire à la victoire.

L'appariement est confié à une bonne joueuse :

« Et oui, si y en avait deux qui savaient beaucoup jouer aux quilles, c'était elles qui choisissaient les autres, parce qu'on faisait des équipes de deux, trois ou quatre et les meilleures choisissaient. »

C'est aussi aux meilleures que revient le droit de jouer en premier et de définir ensuite la technique à utiliser pour que l'équipe soit victorieuse :

« Celui qui tirait le premier, voyez, après, il disait aux autres — dans chaque équipe, c'est sûr, il y avait bien un peu un chef — il disait aux autres : il faut que la boule passe là, tirez de ce côté... »

C'est donc une redistribution des rôles et des pouvoirs qui s'opère au sein de la société des joueurs, suscitant souvent protestations et mouvements d'humour :

« Alors les autres rouspétaient, vous êtes trop forts pour nous, et ça discutait, il fallait un moment pour se mettre d'accord ». « Oh, tu en as fait qu'une et il en fallait deux, et tu es une « grolha » ! Je ne veux pas m'apparier avec toi, vòli pas anar ame aquel crostet ! »

La suspension, provisoire, des inégalités quotidiennes et des conflits ordinaires, suscite à son tour de nouveaux litiges où la verve féminine trouve à s'employer. Ces « chamailleries », de l'avis général, donnent à la partie une certaine animation, « ça met du piquant », mais il arrive parfois qu'elles se soldent par une rupture fracassante :

« Tu te rappelles une fois quand on jouait de l'argent avec la Mado ! Elles se sont dit de tout, je m'en rappellerai toujours, elles ont jeté l'argent par terre, et tout, c'était quelque chose ! — Oui, mais depuis, la Mado, elle y a plus jamais joué aux quilles ! »

Car telle est la plus rigoureuse des règles implicites que nous reconsidérerons tout à l'heure : tout débat dans le jeu doit être vécu « à distance », toute dramatisation des conflits obéit à un rituel verbal et gestuel qui en principe en atténue les effets, l'affrontement peut être violent certes, mais le simple rappel de son contexte ludique doit suffire à le désamorcer. Proclamer soudain, au plus fort de la surenchère agressive « c'est un jeu », rétablit la rampe du théâtre et confère aux joueurs une conscience d'acteurs. Qui va jusqu'au bout de ses colères, qui quitte le jeu en ponctuant son départ de gestes et de mots définitifs s'exclue pour un temps ou pour toujours de la sociabilité ludique, si formelle sous ses dehors improvisés, en réinstallant trop évidemment dans la partie les tensions de la vie courante. Il existe donc des conflits typiques, des « querelles de jeu » (comme il y a des « querelles d'ivrognes ») qui obéissent à des critères d'évaluation tout à fait autres, l'appariement a pour tâche de les prévoir et de les atténuer, d'en garantir la juste mesure, en jouant tout autant sur les affinités personnelles que sur les habiletés objectives. Il peut être nécessaire d'associer dans une équipe deux joueuses qui s'aiment peu afin d'éviter les affrontements trop vifs, ou au contraire de séparer les leaders pour éliminer des débats trop aigres sur la tactique à suivre. En cela la petite société ludique se bâtit par

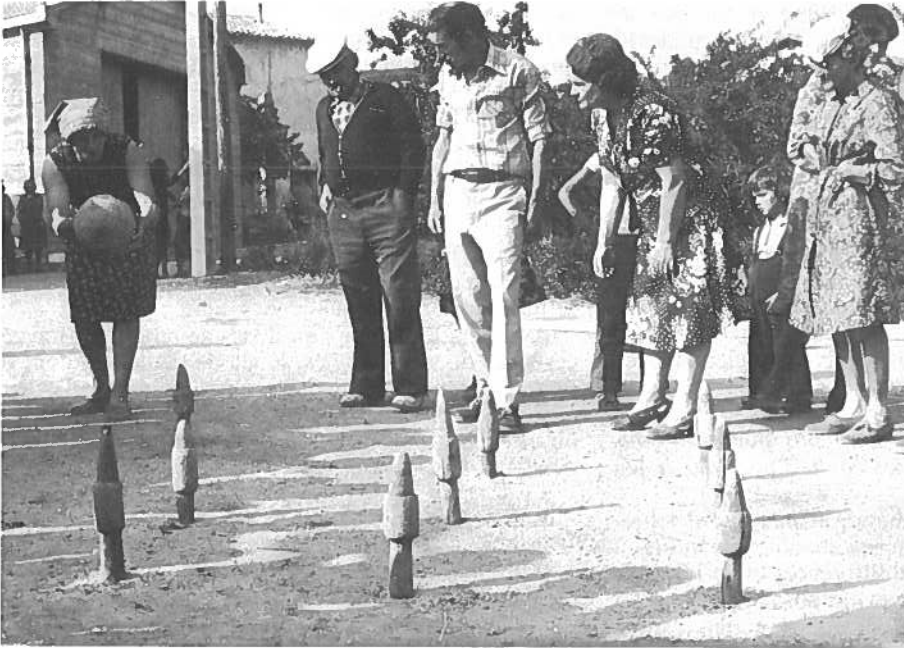
différence sur le modèle du contrat coutumier dont on débat collectivement, elle prend en compte attractions et répulsions, habiletés et maladresses, de façon à prévoir et contrôler autant que possible les deux « parties » que le jeu confond, celle que la règle encadre, qui se réduit au compte des « coups » et à l'énoncé du résultat, et l'autre beaucoup plus délicate qui met en œuvre la totalité des relations d'existence, la longue mémoire et les multiples événements de la société villageoise.

L'abolition de la hiérarchie habituelle s'accompagne aussi d'un remaniement compensatoire qui peut s'exercer sur le corps et son apparence physique, ou sur l'échelle des statuts économiques : *« Y avait une femme là, qui boîtait un peu, mais elle était forte pour jouer aux quilles... elle était un peu petite et puis elle avait une déformation de la hanche, elle boîtait mais je la vois encore cette femme, avec un pied en avant... Y en avait qui savaient bien s'arranger, je me souviens qu'on les imitait. »* Un handicap physique peut disparaître dans la posture déséquilibrée nécessaire au lancer de la boule et la mémoire collective garde le souvenir de la bonne joueuse qu'on essayait d'imiter. Ce qui est marquage plutôt négatif dans le quotidien est investi de façon positive dans la posture du jeu, venant renforcer le prestige de celle qui sait ainsi renverser l'ordre des valeurs. La pauvreté du patrimoine individuel peut, à son tour, être compensée symboliquement par la garde des objets du jeu : à Cazelles, quilles et boule appartiennent à la collectivité (c'est le curé, puis le maire qui les ont commandées au tourneur du village voisin), mais elles ne sont pas déposées dans un local public et donc disponibles à tout moment. Elles sont confiées à l'une des joueuses qui appartient à une maison pauvre et qui, de ce fait, retire quelque prestige de son statut de gardienne d'un bien collectif par lequel le village affirme sa spécificité : *« Celles-là, Madeleine les a toujours gardées ! »*

Dans le discours des pratiquants, au contraire, le jeu apparaît comme un moment d'indifférenciation sociale où toute volonté compensatrice dans la spécialisation des fonctions est niée.

« Qui c'est qui donnait le signal ?

— Oh, n'importe laquelle... allez nous partons ! Allez, aux quilles ! Allez, en avant, allez ! on va commencer ! Alors, une, deux, trois, vous parlez ça s'entend, et puis on entend la boule, alors, on courait... »



1. A Plausoles, pour la fête, exceptionnellement, on rejoue le dimanche après-midi devant l'école. Le geste de la joueuse (boule prise à deux mains), sa posture (pieds rapprochés), traduisent son manque de pratique. Pour faciliter la tâche, l'écart entre les quilles a été réduit.



2. A Cazelles, par contre, le jeu des anciennes devant la maison de Monsieur V. obéit à des exigences plus sévères : espacement généreux entre les quilles, « tuts » inscrits à la peinture blanche, « mandadon » concrétisé par un objet bien visible, ici une pierre.

La joueuse, Germaine, l'une des championnes, est en position de tir; on notera l'attitude athlétique du corps incliné vers l'avant, main appuyée sur le genou, pour contrebalancer le déséquilibre entraîné par le mouvement du bras droit. Marceline, sa sœur, qui la regarde, les deux mains sur les hanches, est l'une de ses adversaires les plus redoutables. Aussi s'affrontent-elles le plus souvent à la tête des équipes.

N'importe quelle joueuse est libre de donner le signal du commencement, de garder l'argent de la mise et de relever les quilles, comme si, au travers la parole, le jeu devenait un moment de liberté et d'égalité absolues, privilégiant l'identité collective au-delà de la spécificité individuelle.

« Et puis, c'était pas le tout, des fois on mettait deux sous, de ces sous en bronze, je sais pas de quoi ils sont, allez, un sou double... »

La modicité de la mise engagée à chaque partie, comme l'absence de concours faisant intervenir des lots importants, égalise tous les joueurs devant l'argent. C'est sans doute pour la même raison que le jeu par équipes est toujours présenté comme plus intéressant que le jeu individuel, bien que dans ce cas le gagnant remporte la totalité de la mise :

« C'était acharné... on jouait pas pour l'argent, mais ils équilibraient bien les équipes pour que le jeu soit plus animé. »

La logique de la redistribution temporaire des hiérarchies à l'intérieur des équipes aboutit, à la limite, à l'impossibilité d'établir des différences entre les deux groupes de joueurs et donc à l'impossibilité de désigner des gagnants et des perdants, ce qui restitue finalement la part du hasard dans la désignation du vainqueur. Mais à la différence de la pétanque masculine dont la scène par excellence est le *concours* de la fête votive, aucune équipe ne perdure et ne s'impose, les habiletés individuelles sont chaque fois redistribuées et, par conséquent, « la chance tourne », ce qui n'est qu'un effet de ce modèle d'organisation du jeu.

Dans cette collectivité qui annule la différence, les éléments empruntés à la vie quotidienne doivent perdre leur usage habituel : l'argent de la mise est exclu du circuit de l'échange et de l'acquisition de biens privés.

« Qu'est-ce que vous faisiez de la mise ? Vous la gardiez pour vous ?

— Oui on la gardait pour jouer le dimanche d'après...

— Ou alors on aurait mis la valeur de un franc, si on était entre jeunes, pour dire de payer l'apéritif. »

L'argent misé n'est pas « remporté », il relance le jeu d'un dimanche à l'autre. S'ajoutent à cet autofinancement ludique la consommation d'apéritifs pour les hommes, la donation à l'église au moment de la messe pour les femmes qui, toutes deux, sont différenciées jusqu'au dimanche midi. Ces trois modes de dépense assurent la perdurance du jeu, la solidarité

des groupes sexuels et la bonne entente avec le curé mais ils mettent surtout « entre parenthèses » l'argent lui-même en le détournant de son usage privé car il est l'objet par excellence qui cristallise l'excès qui force à la démesure, au dépassement des limites du jeu, à l'éclat dont les effets persistent. Les querelles célèbres, les ruptures définitives ont le plus souvent l'argent pour prétexte et pour enjeu, il convient donc de conjurer cette vertu dissociatrice d'autant plus intense que l'économie locale fut longtemps faiblement monétarisée et que la thésaurisation était un indice de la différenciation socio-économique.

A travers le discours qu'il suscite, comme à travers certaines de ses pratiques, le jeu de quilles est donc le lieu d'expression d'une pensée utopique qui n'entérine pas les inégalités et invente une autre société où elles se trouvent érudées voire compensées.

Masculin et féminin

« Et les hommes jouaient aussi ?

— Les hommes jouaient à part, eux, aux quilles, mais à part, entre eux, pas avec les femmes, non. »

Le jeu de quilles nous est d'abord apparu comme un jeu de femmes et même de femmes âgées. Puis il s'est avéré que cette image présente ne correspondait pas aussi rigoureusement à l'ancienne pratique, puisque jusqu'aux années cinquante, hommes et femmes quillaient. Pourtant au travers des discours, toute une représentation différenciée des rôles féminins et masculins s'élabore et s'affirme⁷.

A Cazelles, ni les équipes ni les parties ne sont habituellement mixtes : *« Ils étaient au café, faisaient la partie, puis ils jouaient aux quilles des fois... Quand on partait, alors eux ils s'y mettaient des fois aux quilles, après nous, à cinq heures, s'ils n'avaient rien à faire... des fois, on se mettait avec eux autres, alors les femmes à part et les hommes à part. »* Hommes et femmes ne jouent donc jamais à la fois dans le même temps et dans le même espace.

Les objets du jeu varient aussi puisque la boule avec laquelle on tire n'a pas toujours la même grosseur : *« Ils avaient une boule énorme, eux. »* Tout comme varient les règles et les techniques. Au jeu individuel, le nombre de points à atteindre est fixé à vingt-et-un pour les hommes et vingt-quatre pour les femmes; de plus, dans le jeu féminin la joueuse qui dépasse le nombre fixé est pénalisée puisqu'elle doit reculer d'autant de points en trop, règle absente du jeu masculin. Par contre les hommes disposent d'une



3. Madeleine s'apprête à tirer, le pied gauche posé sur l'angle de la grille qui tient lieu de « mandadon ». Elle balance la boule plusieurs fois de la main droite pour donner plus de force au tir. C'est au moment où elle lance la boule que la joueuse bascule en avant pour prendre appui sur la jambe gauche fléchie qu'elle peut avancer autant qu'elle veut, à condition de « tenir pe ».



4. Si le jeu des anciennes est fait de force contrôlée et d'équilibre, ces qualités n'apparaissent pas immédiatement aux jeunes; le poids seul de la boule suffit parfois à les effrayer, aussi compensent-elles la maîtrise qui leur fait défaut par une surabondance de gestes, une emphase techniquement inutile, mais qui dit bien qu'en un premier temps le jeu donne de lui-même une image virile et violente.



5. Marceline en train de « tutar ». Les quilles sont usées, elles ont perdu leur renflement central, leur base est toute bosselée, ce qui oblige à les tourner délicatement plusieurs fois avant de pouvoir les faire tenir. On a parfois recours à du sable ou du gravier pour caler la quille qui refuse de rester debout. Ce geste donne lieu à d'abondants commentaires de la part des spectateurs, sur les capacités de la joueuse à « quilhar ». Il arrive aussi que les anciennes protestent contre les nouvelles qui ne se précipitent pas assez vite pour redresser les quilles : « C'est pas le tout de déquiller! »

technique particulière, le « tresquilhet », qui consiste à sortir une quille hors du carré, à la placer à l'endroit où l'on mande et à lancer la boule contre elle pour qu'elle aille renverser les autres.

Ces différences de codes et de manières renvoient elles-mêmes à une différenciation des qualités requises pour être bon joueur ou bonne joueuse. « *Cinq, six, ils en faisaient! Et F. des fois sept! moi, je me demande comment ils faisaient, pouh! Ils étaient forts ces hommes, hé!... Ils savaient jouer ces hommes, pouh! Je vous dis, moi jamais je les ai faites six quilles, mais eux les faisaient.* »

Ce qu'on admire le plus chez les hommes c'est la force prodigieuse qui leur permet de renverser un nombre extraordinaire de quilles, et cette force n'est jamais pénalisée. Au contraire, ce qu'on attend d'une bonne joueuse, c'est la maîtrise du geste qui « *mesure le coup* ». « *Ces vieilles, elles étaient vieilles comme tout, elles n'avaient pas la force, mais elles savaient, elles rasaient la terre, presque, elles savaient, et la prendre par côté! Elles n'allaient pas vite, oui, mais elles mesuraient le coup, oui, c'est comme ça qu'elles nous montraient.* »

Deux types d'habileté définissent donc respectivement hommes et femmes : aux premiers, la prouesse, aux secondes, la maîtrise.

Conforme à la division sexuelle des tâches et des rôles telle qu'elle apparaît habituellement dans les sociétés traditionnelles, cette représentation des relations hommes-femmes n'est pas faite pour nous surprendre. Pourtant nous ne saurions la retenir comme pleinement satisfaisante dans la mesure où elle est loin de correspondre aux rapports réels qui s'établissent entre les uns et les autres dans le jeu.

La division stricte entre jeu masculin et jeu féminin qui caractérise la pratique de Cazelles ne se retrouve pas dans les villages voisins. A Coudersi, les femmes « *jouaient avec les hommes, tout le monde « barreja », mélangé. Ou bien aussi on jouait les jeunes contre les vieux, les femmes contre les hommes* ». Ce ne sont pas seulement les hommes et les femmes mariés qui se divertissent ainsi, mais la jeunesse qui y trouve des occasions de rencontre. « *A Coudersi, il y avait des filles, il y avait trois sœurs jeunes, il y avait Fifi là-haut et les garçons d'Able venaient jouer chaque dimanche ici, pour être avec les demoiselles... oh ça, la jeunesse elle jouait, parce qu'ici les trois filles Fifi, ma tante, celle qui est à Axat et celle qui est mariée à Able, elles jouaient... Est-ce les quilles*

ou pas les quilles!... » N'oublions pas qu'autrefois le jeu se pratiquait entre le dimanche des Rameaux et la Saint-Jean, c'est-à-dire pendant la période de plus grande fréquentation amoureuse. Et l'on se souvient encore de ce garçon d'Able qui venait jouer aux quilles à Coudersi pour voir celle qu'il voulait demander en mariage.

Mais même à Cazelles, la séparation n'est peut-être pas aussi stricte qu'il y paraît.

« *Les hommes, vous les regardiez souvent jouer ?*

— *Mais toujours! Quand on ne jouait pas, nous, on les regardait.*

— *Et eux vous regardaient aussi des fois ?*

— *Oui, oui, ils rigolaient, oh si! Ils riaient!* »

L'existence de spectateurs est, en effet, fondamentale dans le jeu de quilles. Ils en sont partie intégrante, tout autant que les joueurs. « *Des fois y avait plus de badauds que de joueuses, des fois on était cinquante là.* » L'intervention des spectateurs est particulièrement significative lorsque ce sont les femmes qui jouent sous le regard des hommes. « *Oh, ils nous déquillaient, de temps en temps, pour nous faire un dépit, pour nous faire mettre en colère, y en avait qui étaient méchants! Pan, ils prenaient un petit caillou, là, et la quille tombait, ils étaient coquins! ils étaient coquins!* » Gestes, mais aussi paroles de provocation. « *Y en avait toujours un pour dire : eh, elle les fera pas celles-là, et ci, et mi, ils nous attissaient.* » Et si, par malheur, la boule lancée ne renverse aucune quille, rires et moqueries se déchaînent : « *Ils se fichaient de nous... As fait una rega!* »

Autour du jeu, la parole

Le partage des règles, l'explicite du jeu s'efforcent de distinguer les uns et les autres, ce qui est une façon de nier un phénomène essentiel, le rapport de discours qui s'établit entre hommes et femmes autour du jeu, surtout lorsque les femmes jouent. En fait c'est un tout autre partage qui s'instaure, autour des gestes techniques les mots tissent d'autres gestes, suggèrent d'autres objets, tout en jouant sur le double sens favorisé ici par le bilinguisme général. Le tableau suivant permettra de mieux voir la polysémie des termes du jeu qui favorise les métaphores à partir de verbes-clés dont le sens dénotatif appartient souvent au monde du travail tandis que le sens connotatif évoque une sexualité masculine, active et productive⁸.

Terme	Sens dénотatif		Sens connotatif
	Général ou Technique (agricole)	Ludique	Sexuel
<i>quilhar</i>	dresser lever	relever les quilles	être en érection mettre en érection
<i>bittar</i>	planter	placer les quilles	être en érection
<i>apariar</i>	faire une paire	faire les équipes	faire un couple
<i>lhaurar</i> <i>enregar</i> <i>faire una rega</i>	labourer ouvrir un sillon	passer entre deux rangées de quilles	faire l'amour (<i>rega</i> = vulve)
<i>segar</i>	faucher	prendre les quilles de côté	se masturber

Un premier groupe de termes empruntés au vocabulaire technique agricole *lhaurar/enregar/segar* est utilisé dans le jeu pour désigner soit un geste positif (*segar*), soit un geste négatif (*lhaurar, enregar*). L'expression « *a enregat* », il a labouré, illustre par dérision la maladresse de celui qui reproduit les gestes du travail, traçant entre les billons du quillier des sillons rectilignes qui laissent toutes les quilles debout. Sachant que ces mêmes termes désignent tous l'acte sexuel d'un point de vue masculin, on peut penser que l'échec ainsi qualifié trouve aussi son équivalence dans ce dernier domaine. Les ratés du jeu renvoient donc aussi métaphoriquement aux ratés de l'amour. Inversement le bon joueur (le *bon tireur*) ou la bonne joueuse aux performances exceptionnelles sont indirectement perçus comme le bon « *partenaire* » en puissance. A Juliette qui a fait tomber beaucoup de quilles, Émilien, son mari, demande ironiquement : « *Avec qui tu étais cet après-midi?... Tu vas voir, ce soir!* » Lorsque le jeu prend place à la veillée, la dernière partie s'enrichit de commentaires sur l'éventuel partenaire pour la nuit : « *Puisque tu ne viens pas, je m'en vais en chercher un autre* », déclare une femme à son mari qui tarde à la rejoindre. La redistribution réglementaire des équipiers suggère métaphoriquement un nouvel appariement des couples.

A première vue, le jeu de quilles offre une image conventionnelle du rapport sexuel. En effet une première assimilation de la quille au pénis et de la boule (fendue et trouée) au sexe féminin nous conduit, lorsque les hommes jouent, à une vision conformiste

de l'acte⁹. Ceci est particulièrement évident dans la technique du « *tresquilhets* » lorsque à la boule s'ajoute une quille qui devient le projectile principal, se substituant presque au « *tacon* » initial. Mais la quille ne relève pas uniquement de la symbolique masculine, elle désigne aussi en argot populaire les jambes des filles et par métonymie ces dernières. D'ailleurs dans le cours de notre enquête une certaine collusion s'est parfois établie entre l'expression « *jouer aux quilles* » et « *jouer aux filles* ». Pour le bon joueur, les quilles renversées sont autant de filles soumises à la loi masculine. Ces déplacements de sens autour d'un même objet prouvent, s'il en était encore besoin, que ce ne sont pas les choses qui sont polysémiques comme le voudrait une illusoire « symbolique naturelle ». Tous ces jeux de mots sur les mots du jeu, tous ces plans différents présents simultanément dans la parole, portés par la synonymie, la métaphore, désignés par l'intonation même, restent langage en action et échappent à qui ne considère que le jeu sans les mots.

Un deuxième groupe de termes, décrivant une même action, a attiré notre attention : « *bittar* » et « *quilhar* » sont surtout employés par les hommes, pour appuyer les mouvements de rotation que la femme fait subir à la quille lorsqu'elle la manipule précautionneusement pour l'ériger bien droite (« *tutar* » à l'emplacement qui lui est réservé. Les sourires des spectateurs accompagnent les commentaires approbateurs ou ironiques : « *Allez, bitta-la, elle y arrivera pas! Ah, ça y est quand même, elle en a mis du temps pour la faire tenir!* » Ici les mots privilégient l'action féminine offrant une image dynamique de sa sexualité qui rompt avec le stéréotype habituel. A la femme passive se substitue la femme vigoureuse « *déquillant* » et « *requillant* » à volonté.

On pourrait se demander comment les femmes habituées à plus de réserve, tout au moins en public, accueillent cet exhibitionnisme verbal. En fait ce qui autorise son acceptation c'est qu'il ne transgresse jamais des limites précises. L'exemple du terme « *quilha* » et de ses formes « *quilhar* », « *quilhat* » illustre assez bien les possibilités offertes par les mots, à peine explicitées par l'insistance de l'intonation, par l'usage de l'indéterminé : « *elle est bien quillée celle-là!* » La comparaison, elle, reste toujours implicite, « *elle quille bien* », et le mot évoque une transformation, « *elle fait bien quiller* », qui dit le désir des hommes. Beaucoup plus que de simples métaphores, nous assistons ici à un déplacement de la

syntaxe, de la forme verbale, de la position des personnes. Jamais le mot n'est inclus dans une phrase qui l'utilise « tel quel » avec un usage explicite du sens second; ceci est réservé au rustre, à l'homme qui sort du café, ou à l'innocent comme Camille, ainsi que l'affirme crûment Juliette : « *Lui, il est bien assez con pour le dire!* » Ne nous avait-il pas empêchées de retenir notre chien Ourson de traverser le quillier en pleine partie par ces mots dépourvus de toute ambiguïté : « *Lui aussi il veut faire l'amour!* ». La relation à plaisanterie reste astreinte au plus strict des codes¹⁰. En le révélant, Camille se place en dehors de la sociabilité subtile du jeu. Le blâme dont il est l'objet est là pour nous rappeler que tout acte de parole comporte un enjeu et un risque et que l'on ne sort jamais indemne du mésusage, même ludique, de la langue.

En apparence donc, on ne parle, on fait semblant de ne parler que du jeu, comme dans ces énigmes de tradition orale, dont le sens érotique, transparent pour tous, se dérobe chaque fois dans la réponse. La bonne règle, pour les hommes comme pour les femmes, c'est d'avoir l'air de commenter la partie positivement ou négativement et c'est tout. Mais ce qui constitue le privilège des hommes, c'est l'usage connotatif qu'ils peuvent faire de la langue cependant que pour le groupe ludique dans sa totalité les inhibitions sont provisoirement levées sur la scène du jeu, permettant d'autres gestes qui sont d'un autre sexe, autorisant un comportement transgressif désigné par la présence du rire. Toutes nos informatrices ont insisté sur la « *rigolade* ». Jouer, c'est avant tout « *rigoler* ». Rire aux métaphores euphémisantes, non pas inventées mais partagées. Se remettre à jouer c'est « *retrouver sa jeunesse* », c'est-à-dire le rire qui tourne l'interdit. Les quilles apparaissent alors comme un lieu où se dit une parole sexuelle licite, autorisée et mesurée, puisque la limite habituelle du contact sexuel y est partiellement déplacée.

La sociabilité ludique comme valeur

Ainsi le jeu fournit-il une mesure de la sociabilité à l'intérieur du groupe et à l'extérieur dans ses rapports avec les villages voisins. Au village, il permet de tester d'abord l'intégration des autorisés. Avec le curé et le maire, émanations directes de la communauté parlant patois, le problème se pose différemment. Pour eux, accepter et même favoriser le jeu de quilles,

c'est montrer que malgré l'autorité dont ils sont investis, puisque chacun d'eux représente ici une loi, ils connaissent la règle et la partagent. La refuser serait marque de rupture et pourrait aller jusqu'à la remise en cause de leur légitimité. Le laxisme du curé qui fait semblant de croire que l'on vient à peine de commencer la partie est une connivence. Son attitude ne fait pas de lui une dupe, puisqu'il n'est pas étranger au village, mais lui permet au contraire d'accroître son prestige auprès du groupe des femmes, dont il s'assure ainsi l'alliance. Autant le maire que le curé donnent le plus souvent l'exemple de la souplesse nécessaire dans les rapports d'autorité, et cette générosité marginale fonde l'essentiel de leur pouvoir.

Il n'en est pas toujours ainsi lorsqu'il s'agit de l'autorité des maris sur leur femme, des pères sur leurs filles, moins affichée publiquement, moins soumise à une stratégie politique et par cela même moins unanime. Le cordonnier venant chercher sa fille, muni d'un fouet, apparaissait comme le type même de l'asocial, que seule la menace d'une autorité supérieure, celle des gendarmes, pouvait intimider. La réprobation générale exprimait l'idée qu'un contrat implicite était ainsi rompu. Puisque la fille travaillait plus qu'il ne fallait, elle avait droit aussi dans le jeu à dépasser les limites du temps qui lui était assigné. Un contre-exemple actuel : alors que nous allions entreprendre une partie de quilles, nous avions rencontré sur le chemin Antoinette qui répondit à notre invite. Quelques minutes plus tard nous l'attendions toujours. Marceline sur ce arriva et nous dit :

« *Oh, non, elle ne viendra pas. Albert (son mari) a la colère. Il a dit : « Moi, je ne fais que travailler, elle ne fait que rôder, ça finira, ça. » En passant, il me l'a dit : « Il faut que ça finisse. » Ça c'est vrai, souvent elle s'en va, et l'autre il fait tout le travail... Ce matin, il était aux champs, mais elle n'y était pas, elle était à la maison, oui, elle n'y va jamais... »*

Le commentaire de Marceline appuie favorablement la réprobation maritale. La femme qui « rôde » au lieu de partager le travail avec son mari est justement pénalisée lorsqu'il s'agit de participer à un loisir qu'elle n'a pas mérité. Aujourd'hui, de manière générale, il ne semble pas que nos coéquipières subissent de contraintes de ce type. Elles sont presque toutes veuves, seules à la maison, donc libres. Dans le village voisin lorsqu'on parle d'elles on les appelle même « *le clan des veuves joyeuses* ». Toutes femmes de fort tempérament, excepté Madeleine plus

réservée, elles ne semblent jamais avoir eu trop de scrupules à délaissier maisons et maris pour jouer : « Figurez-vous, on a beau avoir une famille, quand c'était le dimanche soir, on jouait aux quilles, on regardait pas si les coudes étaient troués! » Indifférentes à l'écoulement du temps, elles prolongeaient tard le jeu :

« Et puis alors l'horloge sonnait! Entendez! Combien il en sonne! Oh! Onze heures! Allez, encore une. On peut faire une autre partie! Moi quand même, souvent, je m'en vais à onze heures, mon mari était couché depuis un moment »... « Bon Dieu! à cette heure-ci, après tu pourras pas te lever demain, me disait ma mère, vous êtes terribles! Ma mère aussi elle aimait y jouer! »

La liberté prise par les femmes s'appuie souvent sur l'exemple des générations antérieures, qui font autorité en la matière, et qui sont présentées comme les plus assidues au jeu : « Les championnes, c'étaient les vieilles, y avait sa mère, y avait la Marianne, y avait la Catalane (l'accoucheuse), y avait la belle-mère aussi, qui aurait plus de cent ans, elle y jouait alors! » Pas de réticences, ni d'interdictions émanant de leur côté. Ce sont elles qui leur ont appris les « bons coups », elles qui légitiment le jeu par leur présence même lorsqu'elles ne peuvent plus y prendre part. Dépositaires d'un savoir-faire, les femmes de Cazelles sont encore soucieuses de transmettre leur compétence, et ce sont presque toujours elles qui incitent les plus jeunes à jouer : « Moi, je n'y joue pas parce que je viens d'être fatiguée, mais pour vous le faire voir encore, je vous enseignerai! L'année dernière aux petites je leur disais : « Allez, faites aux quilles! » A mon aînée, je lui disais : « S'il te faut une partenaire, je viendrai! » C'est ainsi que Madeleine, percluse de rhumatismes, trouve le ressort nécessaire pour se déplacer lorsqu'il s'agit de transmettre ce capital culturel autour d'elle.

On a vu que dans sa pratique le jeu permettait de distinguer le « bon joueur » du « mauvais joueur ». Cette différenciation ne se fait pas seulement à partir des qualités techniques que nous avons énoncées, mais aussi des vertus morales et sociales. Celui qui « râle », qui conteste, qui triche en disant par exemple que la quille est tombée grâce à lui alors que c'est le vent qui l'a renversée, celui qui ne sait plus « rigoler », qui prend tout au sérieux, est un mauvais joueur. En effet, il est important, dans le cadre du jeu, de garder sa bonne humeur, de savoir discuter un point, mais sans trop. « Y en avait, elles arrêtaient

pas de discuter, et ci et mi, et celui-là tu l'as pas fait comme il faut, tu as pas tenu pied, là où il fallait, allez, torna-z-y! (recommence!). Et ça repartait, y avait des parties qui duraient jusqu'à des onze heures et minuit! Tout le monde se ramassait autour, parce que ça discutait! » Une des règles tacites est, en effet, de faire cohabiter la passion et la cordialité des rapports. Les conflits sont hors de jeu, autour du jeu, mais on évite de les placer au centre du jeu. La solidarité des joueuses doit être supérieure à leur rivalité. Si le jeu de quilles apparaît comme un fait coutumier très peu réglementé, c'est qu'il constitue une liberté prise en commun, un aménagement collectif du temps et de l'espace, un projet qui dépasse les antagonismes en les transposant.

Dans une société d'interconnaissance où tout comportement est un discours adressé à l'autre, le joueur qui accepte de se représenter soi-même sur la scène ludique n'est pas seul à être passé au crible du jugement de ses partenaires ou de ses spectateurs, la non-participation est elle aussi source de commentaires, puisque également porteuse de significations multiples.

Tout le monde ne joue pas aux quilles, mais pas pour les mêmes raisons. « La Marguerite, que maintenant elle a son mari à Limoux, il est malade, c'était une des plus fortes, celle-là! Et l'an dernier elle n'a pas trop joué parce que son mari était malade déjà. » Jouer aux quilles lorsqu'on a un malade dans sa famille paraîtrait en effet inconvenant. Il arrive même qu'en cas de deuil dans une maison, c'est tout le jeu qui se déplace : « C'était toujours devant la grande maison blanche... maintenant on laisse Monsieur A. tranquille, qu'il a perdu sa femme, et on joue devant chez Rosa, dessous. » L'exclusion, ici, c'est le signe de la conformité à une règle de limitation provisoire de la participation à la totalité de la vie sociale, lorsque le malheur, qu'il soit maladie ou mort, frappe un parent proche.

La seconde exclusion imposée est celle d'une classe d'âge, les enfants jusqu'à la puberté : « Au printemps, quand les jours commençaient à rallonger, on mangeait tôt, alors là, ils jouaient aux quilles, nous on était gamins, ça nous amusait, mais nous, on ne jouait pas. » Le jeu de quilles, à Cazelles comme dans les villages voisins, n'est jamais un jeu d'enfants, sans doute parce que la période de l'enfance est exclue de la socialisation d'une certaine forme de sexualité, l'une des fonctions majeures de ce jeu-là; s'il peut fort bien appliquer les règles,

l'enfant ne maîtrise pas encore la technique fine du jeu sur les mots.

A côté de la non-participation, perçue de façon positive, comme le respect d'un code social, se manifestent d'autres formes d'exclusion qui sont des effractions temporaires ou définitives aux règles de la bonne sociabilité. Aux quilles, les amoureux préfèrent d'autres types de divertissement, plus propices aux rapprochements ou à une relative intimité : le bal et la promenade en dehors du village. « On y jouait déjà avant de se marier, mais pas trop ! C'est-à-dire qu'on préférerait se promener, avant d'être mariés... c'est après, une fois mariés, qu'on a joué aux quilles... principalement, nous, on louait un accordéon le dimanche et on dansait... » Cette déviance provisoire des amoureux suscite les risées et les moqueries du groupe des joueurs : « Ils s'en allaient vers l'école, sur la route, ils passaient et ça nous intéressait, on se moquait d'eux, on riait. Eh ! ils vont en faire quelqu'une, il faut qu'ils soient en cachette. On leur cassait un peu de sucre sur le dos, mais ça ne faisait rien à ce moment-là. » Rires et moqueries sont là pour signifier qu'il y a transgression de l'éthique sexuelle générale régissant les rapports publics entre hommes et femmes, mais que cet écart est toléré dans la mesure où il est provisoire : le temps de la fréquentation amoureuse permet de se disjoindre provisoirement du groupe villageois, avant de déboucher sur une nouvelle intégration sanctionnée par l'alliance matrimoniale à partir de laquelle l'intimité publique des conjoints, leur isolement érotique de la vie commune seraient « mal considérés ».

Pour ceux qui accumulent les transgressions aux règles de la moralité domestique ou de la reproduction sociale, en s'installant de façon définitive dans la déviance, la non-participation au jeu de quilles est perçue comme une effraction supplémentaire aux normes de la bonne sociabilité et condamnée en tant que telle. A Cazelles, on s'en souvient, c'est le cas d'Alice et de Camille. De la première, on dit « qu'elle n'aime pas ça, elle veut pas ». Mais ces comportements à leur tour entrent de façon cohérente dans l'ensemble des inconduites attendues. Le vrai scandale, ce serait bien qu'Alice veuille jouer aux quilles !

L'unanimité du village se recrée lorsqu'il s'agit de se situer par rapport aux autres, à « l'étranger » :

« Et à Able, ils y jouent aux quilles ?

— Non ! boh ! A Able, ce n'est que le travail qui compte et l'orgueil ! le travail et l'orgueil !

— Ils ne prennent pas le temps de jouer, eux ?

— Non, non, non, à Able, ça ne compte pas. A Plausoles davantage, ils savent davantage s'amuser. »

Plausoles et le hameau de Coudersi, Able, Cazelles, et La Claux, villages du Pays de Sault oriental, peu éloignés les uns des autres (entre deux et cinq km), à l'exception de La Claux plus isolé et d'accès difficile, ont chacun une identité particulière qui utilise, pour se définir, le jeu de quilles comme trait distinctif. La véhémence des propos tenus sur la sauvagerie des gens d'Able à vrai dire ne nous a pas tellement surprises. Combien de fois n'avions-nous pas déjà entendu des habitants de Plausoles ou de Cazelles se plaindre du peu de sociabilité de ceux d'Able et nous conseiller de ne pas perdre trop de temps auprès d'eux : que pourraient bien nous apprendre des gens qui ne pensent qu'à « leur condamine de champs et à entasser l'herbe » ?

L'affirmation qu'à Able on ne joue pas aux quilles, relève bien sûr de la dénégation. Lorsque le jeu était habituellement pratiqué, les garçons d'Able se déplaçaient à Plausoles ou à Coudersi où ils trouvaient des filles. Mais ce que la violence des paroles de Madeleine ou de Juliette nous laisse entendre, c'est que l'on peut être plus ou moins sauvage et plus ou moins civilisé, selon le degré de sociabilité pratiquée, que sur l'échelle qui conduit de la « barbarie » à la « culture », Cazelles revendique le plus haut degré. Cette aspiration tire sa légitimité de l'importance reconnue au temps du jeu, de la place accordée au rêve utopique d'une liberté collective, au plaisir qu'hommes et femmes éprouvent à être ensemble, au supplément de plaisir né de ce que cette rencontre ait lieu dans les jeux des mots et des gestes. Bafouer cette loi, c'est mériter la mort : « Able, ça ne devrait pas exister, il faudrait pas qu'il apparaisse sur la carte de France ! » Le berger qui du haut de son rocher, criait aux joueurs de Coudersi : « I fau o debitti », « je joue ou je déquille », le sait bien, lui qui ne dispose, provisoirement, que de la menace amusée pour faire partie de la communauté ludique.

Devenu emblème collectif de Cazelles, le jeu de quilles aujourd'hui affirme l'existence d'une communauté des femmes : « Les hommes jouent à la pétanque maintenant, et les femmes aux quilles. » Ce nouveau partage est moins le signe d'une volonté de reproduire dans leur séparation groupes masculins et groupes féminins, que l'affirmation qu'une nouvelle

forme de vie au village peut naître de la solidarité des femmes. Si autrefois celle-ci constituait une mise en garde adressée aux autorités religieuses, politiques ou familiales pour les dissuader de tout excès dans l'exercice de leur pouvoir, elle apparaît maintenant comme une forme de résistance active contre leur propre solitude et contre la mort du village. Au repas organisé pour inaugurer les activités du club du troisième âge, ce qui frappe d'abord le mari de Juliette, ce sont « *les douze femmes là alignées, y avait deux hommes, douze femmes à côté les unes des autres, toutes les douze veuves, quand même, et seules!* » Et pourtant dans les parties d'aujourd'hui c'est l'ensemble des gestes, des paroles et des relations ludiques qui se trouve rétabli dans sa totalité inchangée. Le jeu, cette forme réglée du rapport social qui instaure une série d'événements prévisibles dans un temps toujours recommencé, dans une distance théâtrale, est bien ici l'antidote de l'histoire. Car malgré l'éloignement de l'âge, la collectivité active des veuves de Cazelles en jouant aux quilles restitue à tous — joueuses et spectateurs, hommes et femmes — les conditions de la « rigolade » et du plaisir légitimes qui s'accroissent d'être revécus sur fond de mémoire.

Épilogue

Cet été 1979, tous les soirs, mais plus encore le samedi où l'affluence était à son comble malgré le cycle des fêtes locales — nous avons compté jusqu'à soixante-dix personnes sur la place, autant que d'habitants permanents —, le village a retenti du roulement des boules de bois. Tous ne jouaient pas mais chacun prenait place dans l'espace ludique qu'était devenue la place centrale de Cazelles : soit autour des pétanqueurs, devant l'ancien café fermé depuis l'hiver précédent, soit autour des joueuses de quilles qui fixaient la majorité d'un public composé de femmes et d'anciens assis sur des bancs de bois le long d'un mur de maison, d'enfants aussi, plus mobiles, mais souvent juchés sur le mur d'un enclos d'où ils dominaient le quillier.

Aux anciennes joueuses se sont ajoutées des femmes plus jeunes, comme Louise, l'épouse du maire et Pauline qui, depuis janvier, a rouvert un café à quelques maisons de la place et s'étonne encore de son ardeur au jeu :

« Moi, pendant longtemps, j'y ai pas joué aux quilles. Quand je les voyais, les autres, y aller, je me disais : mais qu'est-ce qu'elles y trouvent? Maintenant je suis pas la dernière, je sais pas mais cette année ça bat tous les records! On n'y a jamais joué comme ça! »

Le quillier a été repeint par le maire, inscrivant sur le sol les marques lisibles par tous de cette réactivation. C'est sa femme qui en octobre 1979 fait circuler de maison en maison une quille-étalon tournée à Plausoles, le village voisin où l'on a rejoué aux quilles pour la dernière fête. Cette quille modèle, avant-coureur du futur jeu, est soumise à la critique des joueurs.

Des estivants s'initient un peu plus tous les soirs aux techniques du jeu, conseillés, dirigés par les anciens leaders qui retrouvent leur vigueur. La vitalité des parties fait renaître de menus conflits autour de leur autorité. Marceline est contestée, on lui reproche de jouer « trop sérieusement » et de manquer d'indulgence pour les novices. Cette ouverture du jeu aux « étrangers » a peut-être favorisé l'intégration partielle d'Alice qui, aujourd'hui mariée et chaperonnée par sa sœur et son beau-frère, le maire, joue lorsque ce dernier est présent.

Quelques hommes du village en effet y prennent part, de manière irrégulière il est vrai, mais leur présence est sûre, le samedi au moins. Seul Monsieur V., dévot et servant de la messe, est là, au cœur du groupe des femmes dont il fait en quelque sorte partie intégrante — n'est-il pas le seul homme, veuf il est vrai, à participer au mois de Marie, pendant les veillées de mai? — contrebalançant ainsi l'attitude réprobatrice de son fils, un « estivant », qui n'apprécie pas la présence quotidienne des bruyantes équipes devant sa maison, qui gare ostensiblement sa voiture au centre du quillier et fait la sourde oreille devant la montée des récriminations féminines. Un soir les femmes de Cazelles se révoltent, à quatre ou cinq elles déplacent l'automobile et jouent tard dans la nuit, prêtes à affronter « les gendarmes » avec le soutien — recherché et obtenu — de quelques hommes dont Monsieur le maire.

Cet affrontement qui, pendant quinze jours en août 1979, mobilisa les énergies pour la défense du jeu, nous permet de mieux situer sa nouvelle position au sein du village. La présence de quelques « estivants », fussent-ils descendants d'autochtones, déplace les conflits aigus vers la périphérie du groupe local et assure une solide cohésion interne permettant ainsi

la trêve des leaders antagonistes et l'adoption, comme acteurs et spectateurs, des anciens exclus ou tout simplement des participants moins acharnés. La fonction emblématique que nous avons dégagée se confirme ainsi et explique que la tenancière de l'unique café, lieu typique de la sociabilité villageoise, symbole de la résistance au démembrement social, se découvre soudain une passion pour ce jeu qui fait l'identité collective.

Mais, en même temps, ce jeu étant le moment par excellence de l'entre-soi devient, du fait de l'ouverture estivale du village, le lieu privilégié de l'intégration, le temps où des liens spécifiques s'établissent. Les quilles sont une activité largement commune que l'on commente, que l'on fomente; elles sont le « sujet de conversation » immédiat, beaucoup plus riche de discours que les aléas du temps. Celui qui participe au jeu, et tous les « résidents secondaires » n'y participent pas même s'ils y sont cordialement invités, fait

un pas dans son adhésion aux valeurs du groupe; à ce titre il est reconnu comme mieux « naturalisé », un bon « quilleur » est « de Cazelles ». Il se plie en effet à une dynamique corporelle qui ne ressemble à nulle autre et qui métaphoriquement évoque les gestes techniques du travail au champ, il accepte d'adopter un langage propre, le lexique du jeu où l'occitan domine, il peut aller, c'est le pas le mieux apprécié, jusqu'à montrer qu'il joue des mots lui aussi et qu'il saisit le code. Tout ceci nous explique peut-être que bien des discours sur les pratiques féminines du passé nous entraînaient vers ce jeu-là comme si, selon nos interlocutrices, le chercheur, étranger au dedans, devait en tirer mieux qu'un *plaisir* partagé : une *initiation* du corps et de « l'esprit » par le geste et par le mot.

G.C., Toulouse
C.F.-V., Toulouse



6. La contestation s'élève parfois, lorsqu'il s'agit de compter les points. En général, les bonnes joueuses ne perdent pas le fil, mais un conflit peut éclater brusquement entre leaders, renforcé par l'incapacité avouée des jeunes coéquipières à savoir « où on en est ». Une spectatrice attentive, ici Pauline, peut alors être appelée à intervenir.

Les photos proviennent du reportage photographique réalisé par Daniel Fabre et Angès Fine à Cazelles et à Plausoles en septembre 1978.

► LEXIQUE

apariar : faire les équipes en équilibrant les forces.

bilha : quille, morceau de bois arrondi, d'environ 40 centimètres de hauteur, renflé dans sa partie centrale. « *faire a las bilhas* » : jouer aux quilles. « *lo bilher* » : le quillier, carré composé de trois rangées parallèles de trois quilles chacune, unique disposition des neuf quilles utilisées dans le jeu.

bittar : mettre les quilles en place; les relever. « *debittar* » : renverser les quilles.

bola : boule, souvent réalisée en bois de saule, hêtre, ou bouleau, pesant dans les trois kilos, creusée d'une fente et d'un trou pour la préhension.

còr : « *al còr* » : « au cœur », prendre la rangée de trois quilles en diagonale.

enregar : m. à m. tracer le premier sillon. « *as fait una rega* » : « tu as fait un sillon », ne pas renverser une seule quille.

estre cargat : « *sem cargats* » : on est chargé; il y a un grand nombre de points à remonter.

lhaurar : m. à m. labourer, synonyme d'*enregar*.

mandar : m. à m. envoyer, désigner l'endroit d'où on lance la boule. Ce sont les perdants qui

choisissent le « *mandadon* », marqué par un bâton ou un cail-
lou.

nòu : « *al nòu* » : au nœud, au neuf; technique masculine consistant à abattre avec la boule la seule quille du milieu, qui marque ainsi neuf points.

quilha, quilher : voir *bilha, bilher*.

quilhar : redresser les quilles.

reveshinar : changer les quilles de place, déplacer le *mandadon*.

segar : m. à m. moissonner; tirer, par l'extérieur du quillier avec un mouvement semi-circulaire, pour « faucher » le plus grand nombre de quilles.

sortir : se dit pour annuler une quille tombée par retour de la boule dans le quillier.

tacon : nom local, synonyme de *bòla*.

tener pe : poser le pied sur le « *mandadon* » pour tirer.

tirar : lancer la boule.

tresquilhets : « *al pe del bilher* » : « au pied du quillier », technique masculine qui consiste à utiliser une quille comme projectile, en la plaçant près de soi et en la frappant violemment avec la boule, de manière qu'elle emporte au moins trois quilles.

tut : « *tutar* », placer les quilles à l'endroit marqué pour chacune au début du jeu. Le « *tut* » a parfois été peint de manière à assurer sa fixité. L'espacement entre les quilles est de 60 centimètres environ.

vint-et-un : jeu individuel masculin, le premier ayant atteint vingt et un points ou plus a gagné.

vint-e-quatre : jeu individuel féminin, la première qui fait juste vingt-quatre points a gagné.

▶ NOTES

- * Pour des raisons déontologiques, nous avons modifié les noms des villages et des informateurs du Pays de Sault.
1. Voir le lexique en annexe.
 2. Quelques informatrices nous ont dit avoir joué, « entre elles » à 12 ou 13 ans, au sortir de l'école, en misant des boutons ou des « épingles de tête », mais généralement le jeu qui ne concernait que les adolescents et les adultes n'intéressait pas les jeunes enfants, qui profitaient de la liberté dont ils disposaient à ce moment-là pour courir à travers champs.
Louis Pujol, dans ses souvenirs du « *tems bielh* » à Miclos (Haute-Ariège), évoque ces escapades dominicales à la recherche de grenouilles, pendant que tout le village, curé y compris, était rassemblé autour du quillier jusqu'à l'heure des vêpres. Aujourd'hui, en Pays de Sault, on concède parfois, l'été, aux enfants le privilège de s'initier aux quilles l'après-midi sous l'œil vigilant d'une ancienne, mais les avis restent partagés à ce sujet et l'on rencontre plus de réticences que d'encouragements.
 3. Les enquêtes menées par Agnès Fine sur la vie politique au village font apparaître deux ruptures importantes, la première en 1911 autour du problème de l'électricité, la seconde en 1926 autour du problème de l'eau. Pendant une vingtaine d'années, Cazelles s'est partagé en deux partis, le *partit* et le *contrepaitit*, ayant chacun

leur fête, leur musique, leur café et sans doute leur jeu de quilles.

4. Le terme *Rampalm*, composé pléonastiquement de *Ram* (rame) et de *palm* (palme) qui désigne la branche rituelle du dimanche des Rameaux, est attribué au jeu de quilles en plusieurs zones de parler languedocien : voir F. Mistral, *Trésor dou Félibrige*, art. « Rampèu », « Rampèl », et H. Trémaud, p. 14 et 42.

5. Jean Faury (1977) montre la résurgence dans le Tarn de la censure cléricale au XIX^e siècle qui vise en particulier les occasions de rencontre entre jeunes gens des deux sexes. Mais une importante critique du jeu prolifère depuis le XVII^e siècle; l'abbé Thiers, grand pourfendeur de superstitions, a rédigé un *Traité des Jeux*, Paris 1686, qui traite aussi des quilles p. 477 sq.; plusieurs condamnations sont détaillées dans les actes du colloque *Le Jeu au XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, 1976, pp. 23 à 29 en particulier; celles concernant les quilles sont relevées par H. Trémaud, pp. 25-31. Le Pays de Sault avait connu au XVII^e siècle une offensive d'envergure contre les formes de la sociabilité récréative dirigée par l'Évêque d'Alet, Nicolas Pavillon (1637-1677). Voir à ce sujet E. Dejean *Un prêtre indépendant au XVII^e siècle*, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, Paris, 1909.

6. « *La femme a un honneur d'ordre strictement familial, exclusivement contenu dans la sexualité (virginité pré-nuptiale et fidélité conjugale) et dans la maternité.* » N. CASTAN, La criminalité familiale dans le ressort du Parlement de Toulouse, 1690-1730, in « Crimes et criminalité en France, 17^e-18^e siècles », *Cahiers des Annales*, n° 33, Paris, 1971, p. 106.

7. H. Trémaud traite très rapidement de cette bipartition sexuelle des joueurs, p. 45, et ne mentionne pas une spécialisation féminine. Celle-ci est pourtant connue dans les Pyrénées languedociennes au XX^e siècle, mais de façon non uniforme. A Quillan, à l'occasion du Carnaval en 1972, les jeunes gens déguisés en vieilles femmes, *las meninas*, firent sur la place la traditionnelle partie de quilles. N. Vacqué et U. Gibert ajoutent « *le jeu de quilles était très en honneur à Quillan. Et il y a encore cinquante ans, seules y jouaient les femmes. Cette particularité du jeu féminin (les anciens n'ont jamais vu un homme jouer aux quilles) constitue une curiosité qu'on n'arrive pas à expliquer; car, ailleurs dans les villages de montagne, jeunes et vieux, hommes et femmes se mesuraient*

dans ce jeu ». Nous verrons que la situation montagnarde est plus complexe. A Toulouse, au XVI^e siècle, le jeu est interdit *aux femmes célibataires* et donc réservé, au moins, aux femmes mariées :

« *Que las veusas et ioynas filhas
No ioguen iamais a las quilhas
D'aquia que seran maridadas
Ellas seran mal estimadas
logar en tal ioc deshonest...* »

« *Que les veuves et les jeunes filles
Ne jouent jamais aux quilles
Tant qu'elles ne sont pas mariées
Elles seraient mal considérées*

« *De jouer à un jeu si déshonnéte...* »
Las ordenansas del Libre Blanc, Toulouse, 1555 (v. 451-455).

8. Sur le repérage des métaphores représentant l'acte sexuel dans le conte érotique occitan, voir Fabre, 1976, pp. 65-66, le coït y est figuré par deux classes de comparaisons : les unes renvoient à un travail productif (cheviller, labourer, fendre du bois...), l'action est alors présentée du point de vue masculin; les autres à la consommation alimentaire (casser les œufs, manger le cou de l'oie...), l'initiative étant, cette fois, féminine.

9. Cette répartition traditionnelle des rapports métaphoriques est bien illustrée dans la technique divinatoire proposée dans *Las Ordenansas del Libre blanc* (Toulouse, 1555).

« *Vol scaue si aura filh ou filha
El qual qu'elle plante una quilla
En una taula de Iumbert
Si le Iumbert demoura vert
Que no secque encontinent
El se senhal qu'es prengs d'enfant*

*Et sel Iumbert en estre fan
Se secqua et tourna obscur
Es pres de filha tout segur*

« *Celle qui veut savoir si elle aura garçon ou fille
Il faut qu'elle plante une quille
Dans un carré de persil
Si le persil reste vert
S'il ne sèche pas aussitôt
C'est le signe qu'elle est enceinte d'un fils*

Et si le persil en croissant
Se sèche et noircit
C'est sûr qu'elle est enceinte d'une fille. » (v. 645-654)

Le persil, plante sexualisée mais stérile — aphrodisiaque et abortive — réagit favorablement lorsque la quille est en connexion avec un sexe mâle et se flétrit lorsque

ce rapport est antinomique : si c'est d'une fille que la femme est enceinte.

10. Freud a montré qu'à la différence du rêve, activité privée, le mot d'esprit est éminemment social, nécessitant toujours un public et visant à procurer un bénéfice de plaisir. Todorov insiste sur la hiérarchie que le mot d'esprit introduit entre les deux sens en présence, le sens exposé et le sens imposé. Ce dernier devient prioritaire tout en restant implicite.

La « relation à plaisanterie » telle qu'elle a été théorisée par Radcliffe Brown, cf. *Structure et fonction dans la société primitive*, ch. 4 (La parenté à plaisanteries), a

pour fonction essentielle de neutraliser les conflits liés à la structure sociale. Récemment, deux sociologues américains en ont montré l'application dans nos sociétés occidentales, en analysant une situation de travail spécifique, celle des serveuses de bars aux États-Unis : J. Spradley et B. Mann, *Les bars, les femmes et la culture*, ch. 5. Dans la situation ludique envisagée ici, elle ne peut être réduite à cette seule dimension.

Sources orales

Enquêtes réalisées en collaboration avec Daniel Fabre et Agnès Fine, dans le cadre

du Centre d'anthropologie des sociétés rurales (Languedoc, Pyrénées, Péninsule ibérique), G.R. 44, C.N.R.S., E.H.E.S.S., 56, rue du Taur, Toulouse, dans les villages de : Cazelles, Coudersi, Plausoles (Pays de Sault, Aude) auprès de : Marguerite, Germaine, Prosper, Jannette, Catherine, Juliette, Rosa, Madeleine, Marceline, Margot, Pierrot, Céline, en septembre 1978 et avril 1979.

Informations complémentaires apportées par Adrienne Durand-Tullou (au sujet du jeu de quilles cévenol).

Participation de toute l'équipe au jeu de quilles, Cazelles, septembre 1978, avril 1979, juillet-septembre 1979.

► BIBLIOGRAPHIE

- AFFRE, Henri, article « Quilles », *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes du Rouergue*, Marseille, rééd. 1974, (1^{re} éd. 1903), p. 385.
- AGULHON, Maurice, « La sociabilité, la sociologie et l'histoire », *L'Arc*, 65, 1976, pp. 76-84.
- ALIBERT, Louis, Articles « avariari », « enregar », « quilha », « laurar », *Dictionnaire occitan - français*, Toulouse, Institut d'Estudis occitans, 1966.
- BELMONT, Nicole, « Rituels de courtoisie dans la société française traditionnelle », *Ethnologie française*, 4, oct.-déc., 1978, pp. 279-286.
- BERCÉ, Yves-Marie, *La vie quotidienne dans l'Aquitaine du XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1978, p. 97.
- BOURGEAUX, Arsène, « Les jeux traditionnels au Mont-Saxon en Faucigny », *Le Monde alpin et rhodanien*, n° 3-4, 1975, pp. 7-37.
- BRUNETIÈRE, D., « La maison des hommes en Anjou. Les sociétés de joueurs de boules de fort », *Voyages ethnologiques, cahiers Jussieu*, 1, Paris, U.G. E., 10/18, 1976, pp. 150-184.
- CAILLOIS, Roger, préface à *Jeux et Sports*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1967.
- CHAMPAGNE, Patrick, « Jeunes agriculteurs et vieux paysans, crise de la succession et apparition du « 3^e âge », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 26-27, 1979, pp. 83-107.
- COLLIER, Raymond, *La vie en haute Provence de 1600 à 1850*, Digne, 1973, p. 414.
- COUZINIÉ, Jean-Pierre, Articles « avaria », « enrega », « quilha », « laura », *Dictionnaire de la langue romano-castraise et des contrées limitrophes*, Castres, 1850.
- « La démocratie par l'association », *Esprit*, numéro spécial, 6, 1978.
- FABRE, Daniel, « L'image de la femme dans le discours juvénile en Languedoc », *Études corses*, Aix-en-Provence, 4^e année, 6-7, 1976, pp. 48-79.
- FABRE, Daniel et LACROIX, Jacques, *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1973, pp. 173-174.
- FAURY, Jean, « Les curés et la danse dans le Tarn au XIX^e siècle », *Congrès national des Sociétés savantes, section histoire contemporaine (Limoges)*, Paris, Imprimerie nationale, 1977, tome I, pp. 331-349.
- FOURÈS, André, « Les jeux des enfants en Lauragais », *Revue des langues romanes*, Montpellier, tome 35, 1891, pp. 263-280.
- FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, « Idées », 1971 (1^{re} éd. 1905).
- « L'humour », *Revue française de psychanalyse*, tome 37, 4, 1973.
- Jeux et sports dans les Pyrénées françaises*, catalogue d'exposition du Musée pyrénéen de Lourdes, Pau, 1971.

MISTRAL, Frédéric, Articles « avariari », « enregar », « quilha », *Lou tresor del felibrige ou dictionnaire provençal-français*, Paris, éd. du centenaire, 1890.

NOULET, Jean-Baptiste, éd., *Las ordenansas et costumaz del Libre blanc*, Paris, 1878.

PUJOL, Louis, *Miclos, a las aurieras del tems bielh*, édité par l'auteur, 1970, pp. 90-92.

RADCLIFFE-BROWN, Alfred-Reginald, *Structure et fonction dans la société primitive*, trad. par F. et L. Marin, Paris, Minuit, 1969, pp. 169-200.

SAUDINOS, Louis, « Jeux populaires dans le canton de Luchon », *Revue de Comminges*, Tarbes, 1975, pp. 191-223.

SPRADLEY, James et MANN, Brenda, *Les bars, les femmes et la culture*, trad. par O. Gagné, Paris, P.U.F., 1979, pp. 149-172.

SOULET, Jean-François, *La vie quotidienne dans les Pyrénées sous l'Ancien Régime, du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1974, pp. 282-283.

TIÉVANT, Claire, « Jeux de filles, jeux de garçons » — *Une étude sur la différenciation dans les jeux du folklore enfantin à Lacaune*. Mémoire de maîtrise, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative. Université de Paris X, Nanterre, 1978.

TODOROV, Tzvetan, *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 1978, pp. 283-293.

TRÉMAUD, Hélène, *Les Français jouent aux quilles (des quilles au bâton, au bowling)*, Paris, Maisonneuve, 1964 (bibliographie).

TRIBOT-LASPIERRE, Dominique, « Les quilles de neuf dans nos régions », *Pyrénées*, 114, Pau, 1978, pp. 184-190.

VAQUIÉ, Noël et GIBERT, Urbain, « Le jeu de quilles dans la haute-vallée de l'Aude », *Folklore, revue d'ethnographie méridionale*, tome 29, 1, Carcassonne, pp. 16-18.

WINNICOTT, Denis, « La localisation de l'expérience culturelle », *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, trad. par C. Monod et J.B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1977, pp. 132-143.

Un film super 8, sonore, durée : 15', a été réalisé par Claude Amaouche, Giordana Charuty, Claudine Fabre : « *Les femmes de Cazelles jouent aux quilles* ».